



Le Trait d'Union

JOURNAL ÉTUDIANT DU COLLÈGE DE
MAISONNEUVE

Automne 2023

Arrière-saison & Découvertes insoupçonnées

Contenant :

Les anecdotes genantes des élèves
de Maisonneuve

+

Balades nocturnes : compte-rendu
photographique (et narratif)
d'un noctambule



SOMMAIRE

Mots de la rédaction

Meurtre au nom de la science

La route des indécis

Une colère ignorée

Le Costa Rica : un pays vert

Costume et confusion

Marisol : la rétrospective de l'artiste pop la plus populaire de sa génération exposée au Musée des

Beaux-Arts de Montréal



Le vide dans un artiste

Graffiter, et cela en connaissance de cause

Une bonne journée

Balades nocturnes : Compte-rendu photographique (*et narratif*) d'un noctambule

Les pages de la honte

Mot de la rédaction

Les feuilles délaissent les branches pour un sol esquinté, mais signe d'un sacrifice manifeste, la pile de travaux n'a toujours pas baissé. Devant moi, un écran d'ordinateur affichant une liste de tâches à accomplir, les prérequis qui permettront dans quelques semaines la naissance d'une nouvelle publication. La constatation de ces quelques lignes sera le signe d'un périple couronné de succès, la réussite d'une nouvelle formation et en quelque sorte d'une formule à l'essai. Vous allez entamer la lecture d'une édition dédiée aux personnes qui sont à deux doigts de se lancer, mais qui n'osent pas franchir la ligne. L'art n'est pas une compétition, tâcher d'informer autrui non plus. Le réalisateur Jim Jarmusch dira ceci en recevant le prix de la mise en scène lors de la 58e édition du Festival de Cannes :

« Nous sommes tous de la même tribu. On ne demande pas aux gens de choisir la plus belle peinture du Louvre. »

Une seule tribu, celle des créateurs, des besogneux qui s'époumonent de manière subtile. Se livrer à autrui n'est pas chose aisée, mais cela ne devrait pas l'être par crainte, celle qui gruge de l'intérieur. Mon plaidoyer, celui d'une révolte tacite contre l'abstinence créative. On se propulse dans la brume, et cela sans aucune garantie, mais ce que je peux assurer, c'est que si je n'avais pas moi-même franchi le cap, vous ne seriez pas en train de lire ces lignes. Une affirmation valable pour l'entièreté de notre équipe, le *Trait D'Union* est le fruit de nos actions.

Alors, je n'ai qu'une chose à conseiller : Saisissez vos crayons, traînez votre *Kodak* et allez vous raconter !

Émile Arsenault-Laniel

Corédacteur en chef



Rédacteur•trice•s en Chef : Émile Arsenault-Laniel & Sophie Paulo-Desmarais

Graphiste et responsable de la mise en page : Minji Ardanuy-Jetté

Illustrateur et illustration de couverture : Piu

Journalistes et écrivain•nes : Maya Sopronov, Henri Courchesne, Iliana Radeva, Sophie Paulo-Desmarais, Émile Arsenault-Laniel, Piu

Photographe : Émile Arsenault-Laniel

Collaborateur occasionnel : M.L. D'Or

Correcteur•trice•s : L'équipe de SOS Français & Danix St-Pierre

Meurtre au nom de la science

Un texte d'Henri Courchesne

Drôle est le sentiment de s'envoler de son université pour aller poursuivre sa profession en terre inconnue. Certains étudiants que j'ai côtoyé employaient des termes tels que « graduer » ou « passer à la prochaine étape », mais je ne crois pas que l'on puisse réellement quitter un endroit sans que celui-ci nous suive et nous hante à jamais. À vrai dire, je préfère le terme « s'envoler », car, comme un avion quittant la piste de décollage, nous traînons une infinité de bagages dont nous seuls pouvons en justifier leur raison d'être. Et bien que cette cargaison puisse sembler soutenable, voire oubliable à certains moments, ce n'est qu'une question de temps pour qu'elle nous rattrape et nous dépasse. C'est alors le point de non-retour, ce point où ce n'est plus nous qui la supportons, mais elle qui nous traîne et nous manipule telle une marionnettiste prenant plaisir à faire souffrir son plus vieux pantin.

J'ai souvenir encore, a chanté Claude Dubois. J'ai souvenir encore d'une rue, d'un quartier. J'ai souvenir encore de l'été 87, chantais-je, cet été où j'ai délaissé, aux grandes joies de mon père et larmes de ma mère, ma petite ville natale pour aller rejoindre ce grand centre urbain qu'était Montréal : cité aux mille lumières mariant extravagance, diversité et espoir. Avec ses nombreuses diasporas entre autres italienne, chinoise, ukrainienne et maghrébine, elle était la plus grande ville du pays du fleurdelisé. Située au nord-est de l'Amérique, terre des grands espaces, là où la langue de Molière régnait en reine sur plus d'un demi-million de kilomètres carrés, Montréal n'avait pas à rougir devant la Hudson River, car son fleuve Saint-Laurent, partant des Grands Lacs jusqu'à l'Océan, effleurait ses courbes et rafraîchissait le chaud soleil plombant sur les quartiers en pleine effervescence. Pour être plus exact, la composition démographique de ces quartiers était déterminée, dû au facteur éolien, par leur position géographique vis-à-vis un mont au sang royal, sœur du très célèbre Central Park, se trouvant au milieu de la ville.

Bien plus qu'une simple montagne, elle séparait, tel un rempart, le savoir français de la culture anglo-saxonne. La rivalité atteignait son comble lors du rut du bouc. Ainsi, les deux cerveaux s'entrechoquaient dans un duel exhalant la testostérone. Ces événements sportifs attiraient les foules. Les gradins, remplis de spectateurs, dont la plupart ne venaient que par simple curiosité, vibraient au rythme des passes audacieuses et des attrapés spectaculaires.

Outre les duels sportifs, il existait, à même les programmes, des rivalités guidées par d'indomptables égos; ces égos dont je fus la victime lors de mon séjour à l'université. À l'époque, ma certaine facilité à l'école, ainsi que mon intrigue du corps humain m'avait amené à m'inscrire en médecine. Sans grande surprise, ma première année s'était très bien déroulée. Je m'impliquais au sein de ma communauté, collectais les bons résultats et participais en classe. Dès ma seconde année, j'étais le favori des professeurs. Je commençais même à traîner avec les troisièmes qui m'invitèrent à leur soirée d'étude.

C'était un vendredi soir et bien que j'allais étudier avec mes collègues, j'avais choisi d'utiliser mon début de soirée pour relire mes notes afin de ne pas paraître ignorant lors de la soirée à laquelle j'avais été invité. Je venais de finir le chapitre sur le système cardiovasculaire lorsque je regardai l'horloge et constatai que l'heure du rendez-vous approchait à grand pas. Alors, je pris mon manteau, saisis mes clefs et quittai mon immeuble en laissant mon livre sur ma table de travail, pour celui de Jonathan qui se situait à trois rues plus loin. À l'extérieur, cela faisait cinq

heures que le soleil avait passé l'horizon et seuls les quelques lampadaires dispersés sur le campus éclairaient les environs. L'automne tirait à sa fin et les arbres dénudés transformaient les murs des résidences recouverts de pierres en un véritable théâtre d'horreur. La noirceur a un drôle d'effet sur notre système nerveux. Nos sens sont plus que jamais à l'affût. Tout craquement, aussi subtil peut-il être, est perçu par notre système auditif. Notre rythme cardiaque s'accélère. Nos yeux scrutent les moindres recoins à la recherche d'un danger potentiel. Notre instinct animal reprend le dessus. Au loin, je vis une patrouille de sécurité formée de quelques membres de l'équipe de football. Mon pouls ralentit.

21h tapant, j'étirai mon bras pour frapper à l'appartement numéro 13. Avant même que mon poing n'ait atteint la porte, un grand homme aux longs cheveux blonds m'ouvrit.

- Bonjour, tu dois être Edgar ? me demanda-t-il.
- C'est bien moi, répondis-je un peu gêné.
- Parfait, entre! dit-il le sourire jusqu'aux oreilles.

Sac à dos à la main, j'avançai d'un pas maladroit. L'homme se faufila derrière moi et, avant de fermer la porte, jeta un coup d'œil au corridor vide de l'immeuble. Dans la cuisine, un homme et une femme assis à une table, les pieds reposés sur une chaise, jouaient au poker. L'homme qui venait de m'ouvrir et dont le nom me fut encore inconnu les rejoignit. Je n'existais plus. Ce soir-là, il y avait une table, quatre chaises, trois personnes et un paquet de cartes. La mise : un cœur. Plus le temps s'écoulait et plus mon corps disparaissait. Au mur, une vieille horloge ambiançait la partie. Le tic rattrapait le tac et le suspense de la dernière main se faisait attendre. Les uns après les autres, ils montrèrent leur jeu et tous s'exclamèrent à celui du portier. Je compris qu'il venait de gagner. Soudain, la pression retomba. Je redevins une personne et tous se présentèrent.

- Bien le bonjour, dit le baraqué à l'extrémité gauche de la table, je m'appelle Édouard. Il me fit un signe de la main.
- Et moi Sarah, dit la femme d'une voix claire. Tu dois être Edgar, n'est-ce pas ?
- En effet.

Finalement, j'appris que l'homme aux cheveux blonds s'appelait Philippe.

- Jonathan n'est pas là, demandais-je connaissant déjà la réponse.
- Pas encore, mais il devrait arriver sous peu avec le cahier, me répondit Édouard.

À l'instant où j'eus ma réponse, un bruit de serrure parvint à mes oreilles. Jonathan venait d'arriver. Enfin, me dis-je tout bas.

- Bonjour Edgar, comment allez-vous ? me demanda-t-il.
- Je vais bien et...et vous ? balbutiai-je.
- Mes amis ne vous ont pas fait passer un trop mauvais quart d'heure? dit-il en leur jetant un regard moqueur.
- Juste assez, répondit Sarah en me souriant.

Je rougis.

- As-tu le cahier, demanda Edouard ?

- Oui oui, il devrait...

Jonathan n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'un homme d'une trentaine d'années tenant un coffre à outils entra dans la cuisine et pointa le lavabo en demandant si c'était bien celui qui fuitait. Philippe hocha la tête. L'inconnu s'agenouilla et ouvrit les portes d'armoires sous le lavabo. Soudain, quelque chose d'inattendu se déroula. Jonathan saisit une casserole et assomma l'homme qui s'écroula au sol.

Je figeai.

Edouard et Philippe levèrent l'homme inconscient et le déposèrent sur la table. Jonathan ouvrit un tiroir, prit une paire de ciseaux et commença à découper ses vêtements. Aux premières loges, je regardais la pièce, traumatisé. Sarah, me voyant pâlir, saisit ma main et me chuchota à l'oreille quelques paroles qui firent ralentir mon pouls et retrouver mes sens. Sa main était douce et son pouce caressait le mien. Je la trouvais jolie et elle le savait. Elle déposa sa tête sur mon épaule et contempla la pièce bien rodée. Édouard, accroupi sur la table, s'apprêta à ouvrir l'homme lorsque Philippe s'écria :

- Attends! Nous devrions expliquer au nouveau son privilège.
- Ah oui, c'est vrai! s'exclama Édouard.

C'est alors qu'il sauta de la table et se mit à faire des allers-retours devant moi en brandissant son couteau comme s'il était un orateur donnant un cours à un auditorium rempli d'élèves.

- Donc, commença-t-il, grâce à Philippe qui a gagné pour toi tout à l'heure, tu te mérites, roulement de tambour... la chance de sentir un cœur battre dans ta paume. N'est-ce pas fantastique! cria-t-il en gesticulant tel un animateur de foule. Les autres éclatèrent de rire.
- Et si je ne veux pas, chuchotai-je.
- Comment ? me demanda Jonathan.
- Et si je ne veux pas, répétai-je plus fort. C'est illégal, c'est un meurtre, vous allez vous faire arrêter! dis-je d'une voix cassée.
- Oh, mais calme- toi pour l'amour de Dieu, me répondit Philippe. Qui es-tu pour dire ce qui est légal ou illégal, pour distinguer le moral de l'immoral ?
- Mais... balbutiai-je
- Écoute petit, repris Édouard, couteau à la main, Philippe a raison, faut pas voir ça comme ça. Pourquoi crois-tu qu'on est les meilleurs du programme ? Ne serait-ce justement pas grâce à notre méthode d'étude? Et si les quatre ou cinq victimes que nous faisons annuellement nous permettaient d'être de meilleurs médecins et de sauver plus de vies? Au final, n'est-ce pas ça la morale? Le bilan sera positif.

J'étais bouche bée. Je ne savais quoi répondre.

- Bien, finit par dire Jonathan. Commençons.

Le coup de fusil était donné. Edouard remonta sur la table, enjamba le corps et fit une incision allant de la trachée jusqu'à la vessie en prenant garde de ne pas transpercer un organe. Une mince coulisse de sang s'échappa du corps. Philippe saisit un écarteur et le planta dans le torse de la victime. Crac.

- Vite, avant que le cœur ne s'arrête, dit Édouard en me faisant signe.

Sarah prit de sa main droite nos mains qui se tenaient toujours. Elle entrelaça sa main gauche au dessus de la mienne et me guida vers la poitrine ouverte de l'homme. J'hésitai. Repoussai le geste. Tendrement, elle déposa ses doigts libres sur ma joue et fit pivoter mon visage vers le sien. Ses pupilles se dilatèrent et je vis le bleu de ses yeux se transformer en un vert forêt. Elle était belle. Elle avait de longs cheveux châtain un nez fin qui faisait doucement gonfler sa poitrine et me calmait. Elle avait ma confiance, elle possédait mon corps et ma main se déposa sur le cœur battant de l'inconnu. Il se contractait et se relâchait. Je dansais un tango au rythme de sa pression sanguine. La mort au bout de mes doigts, j'étais en symbiose avec la vie.

Les semaines passèrent et les séances aussi. Les notes s'accumulèrent et les cadavres s'empilèrent. Cela ne m'affectait guère, car nous nous assurions de choisir des gens seuls, errants dans la vie.

...

Quatre ans plus tard, j'en étais à ma dernière année et mes complices avaient tous obtenu leur diplôme. Errant dans la nuit, je n'avais plus peur des monstres, car j'étais désormais l'un d'entre eux. Il faisait froid, j'avais froid. Une bourrasque gifla mes joues et gela une larme qui y avait trouvé nid. Dans ma tête, le vent mélangeait mes idées. Je ne savais plus quoi penser, j'étais égaré. J'avais l'impression qu'une partie de moi m'avait été volée, une partie que je ne retrouverai jamais. Était-ce mon humanité ? Au coin de la rue, j'aperçus un abri d'autobus. Je décidai de m'y réfugier, histoire de me réchauffer un peu. À l'intérieur, une femme était déjà assise et frottait ses mains.

- Il fait froid, pas vrai ? lui adressai-je.
- En effet, me répondit-elle en laissant échapper un petit rire nerveux.
- Si vous désirez, j'ai une résidence à quelques pas d'ici et quelques amis et moi organisons une soirée d'étude. Vous êtes la bienvenue.

Elle me sourit et nous marchâmes dans la froide nuit.



La route des indécis

Un poème de Iliana Radeva



Où aller? Quoi choisir?

Des questions sans réponse qui troublent mon
avenir,

Sous leur emprise, je suis,

Coincée dans les couloirs de l'usine à boîtes
dans lesquelles je dois me limiter à un choix de
vie,

Je ne peux cocher qu'une seule case, car j'ai
toujours été celle qui marque «Toutes ces
réponses».

Je ne peux prendre une décision aussi fatale en
sachant que je découvre de nouvelles passions à
chaque début de journée.

Le monde m'attend en dehors de ces murs
éducatifs et je veux y prendre goût, mais je veux
de tout!

Cette vie n'est pas assez pour savourer tout
le savoir de l'humanité, pas assez pour vivre
chaque expérience humaine possible, pas assez
pour être médecin, écrivain, fleuriste,

explorateur, psychologue et artiste.

Je veux vivre pleinement, je veux tout en même
temps.

Ce dilemme me bloque dans cette anxiété qui
me gouverne,

Je me rappelle donc que je peux cocher la case
qui a toujours réclamé mon cœur,

Confiante,

Je choisirai toujours «Toutes ces réponses».

Une colère ignorée

*Un poème de Iliana Radeva et
des photographies d'Émile Arsenault-Laniel*

Des hypocrites convaincants

Des promesses sans mouvement

Un peuple ameuté

Des cris et des pleurs pour leur futur menacé
Une génération sans avenir, abandonnée

Abandonnée par des politiciens aveuglés par leur cupidité

Ils nous mènent vers une chute libre qui nous fera atteindre les abysses

Le vert se transformant en rouge écarlate se déchaîne

Une rage qui nous observe et qui nous chasse
Avec ses flammes qui s'enchaînent et se propagent

Elle nous envoie des signaux d'alarme

Quand vont-ils se mettre en situation d'urgence?

Quand allons-nous faire plus pour notre Terre que de la détruire à chacune de
nos sorties?

Les signaux d'alarme sont enclenchés

Quand allons-nous nous réveiller?



Le Costa Rica: un pays vert

Un texte de Maya Saprov



photo par Tj Kolesnik

Costa Rica, «Côte riche» en français, est le nom donné à ce pays d'Amérique Centrale par Christophe Colomb lors de sa découverte des terres, en 1502. Il surnomma ainsi la région car il pensait que celle-ci détenait énormément d'or. En retournant en Europe, il affirma avoir vu plus d'or en deux jours au Costa Rica qu'il n'en avait vu en quatre ans en Espagne. Si les explorateurs le succédant furent frappés par la désillusion quant à l'or, il n'en est pas moins vrai que ce pays abrite de nombreux trésors naturels et qu'il est d'une richesse incroyable par sa faune et sa flore.

Si ce pays d'Amérique Centrale peut paraître petit en superficie, il couvre en réalité 6% de la biodiversité mondiale. Le gouvernement, bien conscient de la richesse de son

territoire, prend beaucoup d'initiatives pour préserver la beauté de ses terres. En 2016, le Costa Rica fait partie des pays signataires de l'Accord de Paris, ayant pour objectif d'atteindre la neutralité carbone d'ici 2050. Ce pays d'Amérique Centrale est un des premiers à avoir établi un plan concret, le plus ambitieux de tous, se déployant à court et long terme pour parvenir à son objectif. Dans les années 80, des milliers d'hectares d'arbres étaient abattus pour cultiver les trésors de l'économie locale: le café et la banane. Cette destruction de la forêt était en grande partie l'œuvre des multinationales américaines comme la United Fruit Company (Chiquita aujourd'hui), venues s'installer au Costa Rica pour en exploiter les ressources. Au début des années 90, cette exploitation devient moins rentable et le gouvernement encourage le reboisement. L'État d'Amérique Centrale voit alors la superficie de sa forêt tropicale augmenter d'environ 30% pour représenter à ce jour près de 50% de son territoire. Aujourd'hui, 25% du territoire costaricien est classé comme territoire protégé et le FONAFIFO (Fonds National de Financement Forestier), un programme de l'État, paie les propriétaires de forêts pour leurs services environnementaux. Par exemple, un fermier peut toucher 125\$ par hectare de forêt protégée sur son terrain. Malheureusement, l'industrie agricole pose encore un problème sur le plan environnemental dans le pays. En effet, l'utilisation de nombreux pesticides pollue plusieurs cours d'eau, rendant l'eau impropre à la consommation pour les habitants et empêchant le développement de l'écosystème. Néanmoins, le pays est irréprochable quant à sa production d'énergie. Effectivement, les atouts géographiques du Costa Rica rendent le pays très propice à la mise en place de structures pour produire des énergies renouvelables. Son électricité provient à près de 100% de l'énergie renouvelable et ses habitants profitent alors d'une énergie à faible coût. Le pays profite de ses volcans pour générer de l'énergie géothermique et de sa saison pluvieuse pour récolter l'eau dans des lacs artificiels alimentant les 14 barrages hydrauliques implantés sur tout le territoire. Le Costa Rica est énergétiquement indépendant et envoie même ses surplus d'énergie propre aux pays voisins: le Nicaragua, le Honduras et le Salvador.

Le Costa Rica est un pays écologique, mais il a également le mérite d'être un pays pacifiste. Ayant annoncé sa neutralité active en 1948 lors de l'abolition de son armée, le Costa Rica est parfois surnommé « Suisse des Amériques ». À l'époque, c'est le premier pays à abolir son armée, il en influencera d'autres comme l'Islande ou encore le Liechtenstein. C'est après une guerre civile déclenchée par une fraude électorale que Don Pepe, un politicien, lance une révolution, renverse le gouvernement frauduleux mis en place et obtient le pouvoir. La même année, il annonce l'abolition de l'armée du pays et la démocratie de celui-ci. Le pays d'Amérique Centrale devient alors un modèle pour le pacifisme et prouve qu'il est capable de gérer des conflits externes avec nul autre support que les outils du Droit international (conventions, traités, déclarations et accords entre les pays). Ce

qui est d'autant plus admirable c'est que le budget, autrefois investi dans l'armement du pays, est depuis placé dans le domaine de l'éducation et celui de la santé. Le désarmement volontaire du pays a permis à sa population de bénéficier d'une assurance santé et d'avoir accès à de nouvelles infrastructures comme des hôpitaux et des universités. À ce jour, le Costa Rica est un pays ayant une stabilité politique remarquable et entretenant de bonnes relations externes. Le système exemplaire du Costa Rica joue forcément sur l'atmosphère et le rythme de vie du pays. Les habitants ont une mentalité bien différente du métro, boulot, dodo occidental. Le mantra du pays: Pura Vida, littéralement «vie pure» en français, signifie qu'il faut profiter de la vie. La phrase définit bien la dynamique du pays. Il y fait si bon vivre que Nicoya, une péninsule du Costa Rica, fait partie des cinq uniques zones bleues sur Terre, les quatre autres se situant en Italie, en Grèce, au Japon et en Californie. Les zones bleues sont des zones où le pourcentage de centenaire est très élevé, autrement dit, l'espérance de vie y est plus longue. Ça en dit beaucoup sur l'effet Pura Vida.



photo par Nat Fernández

Bref, ce paradis sur Terre abritant 850 espèces d'oiseaux, 34000 d'insectes, 230 de mammifères, 180 d'amphibiens, 220 de reptiles et 12000 espèces de plantes est sans aucun doute un merveilleux exemple de pacifisme mais aussi un modèle du point de vue écologique.

Le Costa Rica est de plus en plus populaire, il accueille un nombre de migrants en croissance constante pour des raisons évidentes: c'est un pays merveilleux et accueillant.

C'est un endroit dans lequel on vit en harmonie avec la Nature et dans lequel on prend vraiment conscience de l'immensité et de la puissance de celle-ci.

Concluons sur quelques paroles de l'hymne costaricain, reflétant à merveille les valeurs du pays:

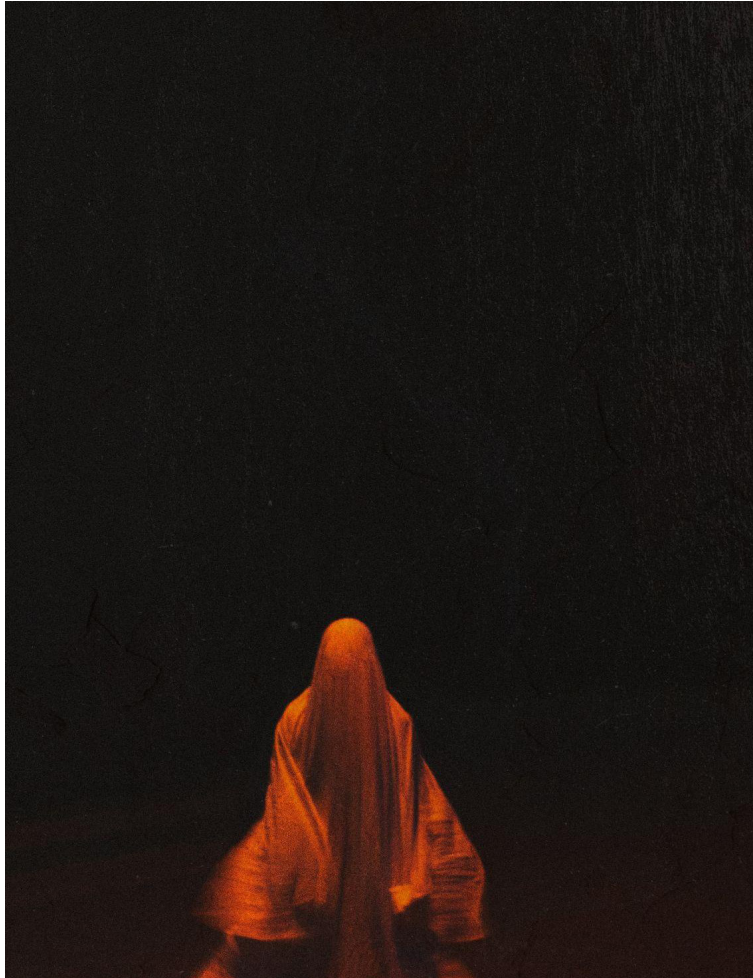
« Salut, ô terre bienveillante :
Salut, oh mère d'amour !
Ton prodigieux sol
Doux abri et nourriture nous donne
Sous le limpide azur de ton ciel
Que vivent toujours le travail et la paix ! »



photo par Zdeněk Macháček

Costume et confusion

Un texte écrit par Sophie Paulo-Desmarais



Photographie de Kevin Escate

J'entends des cris, des enfants qui courent.

Les feuilles multicolores autour de moi flottent dans l'air jusqu'à ce qu'elles tombent à mes pieds.

Les enfants portent des habits étranges, presque inhumains.

Une petite fille porte une perruque rouge et a une longue robe à carreaux et à cœurs. Son petit frère, lui, porte un masque venant d'un film d'horreur. Il essaie d'effrayer sa sœur.

Qui sont-ils, bon Dieu? Où suis-je?

Trois personnes habillées en squelettes gambadent vers une entrée de maison, ils ont l'air pressés. Ils cognent à la porte.

On me pousse et je trébuche quelques pas vers l'avant.

“Désolé!”, dit la petite voix venant d'un costume de tortue-ninja.

Je le regarde de haut, mais il poursuit déjà sa course pour rejoindre son troupeau costumé identiquement.

J'observe mon entourage avec une confusion profonde. Pourquoi ces gens sont-ils costumés?

Le vent me souffle dans le dos – l'air est froid et sec.

Je cherche une indication, un indice pour m'éclairer.

Les maisons qui m'entourent sont identiques, comme l'étaient celles dans mon voisinage quand j'étais petit.

J'aperçois que les lumières d'une de ces maisons sont éteintes. On aurait dit que la clarté se perdait derrière ses murs.

Je m'approche de cette dernière, terriblement curieux.

Je tourne la poignée de porte, provoquant un énorme grincement.

L'intérieur est si grand que ça me coupe le souffle. Une énorme arche pend au-dessus de ma tête, suivie par le plus beau couloir que j'aie jamais vu. Les murs sont détaillés de pièces d'or inspirées de motifs gréco-romains.

Au loin, j'observe un miroir grandiose.

Je m'approche, lentement, sans vouloir réveiller cette maison dormante.

La réflexion devant moi me surprend: deux yeux noirs me regardent derrière un immense drap blanc enrobant un corps juvénile.

Si on avait à le décrire, ce serait une imitation pauvre de ce à quoi ressemblerait un fantôme.

Je lève ma main droite et l'individu devant moi me copie.

Intrigué, je lève mon pied gauche. Le petit fantôme m'imité.

Sous le choc, je fais quelques pas de recul.

Est-ce moi sous ce terrible costume? Pourquoi est-ce que je porte ce tissu blanc?

Sans m'en rendre compte, mes mains tirent sur le drap, retirant cette deuxième peau.

Il fait noir et je ne vois plus rien. La noirceur m'emporte et je me fais transporter.

Je me retrouve dans un lit. *Mon* lit.

Le soleil est doux à travers les rideaux de ma chambre et je me sens bien au chaud sous ma couverture.

Ma tête est embrouillée du sommeil profond duquel je viens de me réveiller. Je me lève doucement, faisant sautiller mon matelas.

Il n'y a pas d'autre son dans mon appartement.

J'observe par la fenêtre les feuilles colorées qui s'écartent de leurs arbres respectifs, descendant lentement jusqu'à toucher le sol.

Étrange comme rêve, n'est-ce pas? Je songe profondément à la signification de cette fabrication de mon inconscient.

Quelque chose me préoccupe ce matin, un peu comme si j'avais laissé le four allumé. Mais ce n'est pas cela. Il y a autre chose qui me tracasse.

Je me précipite vers la cuisine, en espérant pouvoir imbiber mon cerveau d'un stimulant.

Mais je ne peux ignorer le sentiment d'avoir négligé quelque chose...

Je m'apprête à ouvrir la porte de mon réfrigérateur lorsque j'aperçois mon calendrier. La page est affichée au dixième mois de l'année.

Mais nous ne sommes plus en octobre.

Le 1^{er} novembre est la date qui sera affichée partout sur le journal aujourd'hui.

La réalisation me frappe: j'ai manqué l'Halloween.

Marisol: la rétrospective de l'artiste pop la plus populaire de sa génération exposée au Musée des Beaux-Arts de Montréal

Un texte de Maya Saprov



Marisol, «Women and Dog», 1963-1964, bois, plâtre, polymère, tête de chien naturalisé

Du 7 octobre au 21 janvier 2024 est exposée une poignée d'œuvres retraçant l'intégralité du parcours de Marisol de son vrai nom Maria Sol Escobar. L'artiste a été associée au courant pop art, bien que ses œuvres tendent aussi beaucoup vers l'art primitif. De son commencement avec les sculptures en bois, en terre cuite et en bronze à ses dernières créations, des portraits dessinés, en passant par ses œuvres au thème aquatique, on fait le tour des créations de l'artiste à travers les cinq pièces très complètes de l'exposition installée au Musée des Beaux-Arts de Montréal (MBAM).

Un art engagé

On voit le fort engagement de Marisol pour diverses causes à travers ses œuvres. La plupart de ses sculptures en bois viennent dénoncer la place de la femme dans la société des années 50-60. Une de ses sculptures vise à sensibiliser le public vis-à-vis de la répartition instable des denrées alimentaires entre les pays, tandis qu'une grande partie de ses créations porte sur l'environnement. À travers son art qu'on peut qualifier de social, Marisol aborde aussi la guerre du Vietnam, l'immigration, la culture américaine et l'identité. Elle met également en lumière les peuples autochtones d'Amérique du Nord et pointe du doigt les injustices qu'ils ont vécues.

L'autoportrait revisité

Dans beaucoup de ses œuvres, Marisol a donné son propre visage à ses sujets. Certaines œuvres comportent des moulures de son propre faciès ou encore de ses fesses, de ses mains et d'autres parties de son corps, greffées à un corps qui n'est pas forcément le sien. D'autres créations comportent une photo de son visage. Dans l'œuvre «The Party», par exemple, les hommes et les femmes issus de la bourgeoisie sont représentés sous forme de sculpture en bois et ils assistent visiblement à une soirée. La particularité de cette œuvre est que tous les personnages ont pour visage une photo du visage de Marisol ou une moulure de celui-ci. Les sujets ne se font pas face et n'interagissent presque pas du tout. Par ce processus de création, Marisol cherche à faire refléter plusieurs aspects de la société des années 60, durant lesquelles beaucoup de normes sociales sont remises en question, mais en profite également pour comprendre sa propre identité.



Marisol, «The Party», 1965-1966, bois peint, bois sculpté, miroirs, plastique, télévision, vêtements, chaussures, verres, accessoires variés

Citoyenne de la Terre

Marisol naît à Paris, en 1930, de parents vénézuéliens issus de la bourgeoisie. Sa famille décide de retourner au Venezuela lors de son enfance. Lorsqu'elle a onze ans, en 1941, sa mère se suicide. Cet événement tragique l'amènera à aborder de manière récurrente le thème de la maternité dans ses œuvres. Son père, son frère et elle emménagent alors à Los Angeles où elle étudie dans plusieurs écoles d'art avant de s'installer à New York pour continuer de se former auprès de Hans Hofmann, un peintre allemand du courant expressionniste abstrait et professeur de peinture de renommée.

Aussi loin qu'elle s'en souvienne, Marisol dit avoir toujours aimé dessiner et affirme qu'elle aimait l'art avant même de savoir que c'en était. C'est au début des années 50, en visitant des expositions à New York, que Marisol découvre l'art populaire et l'art précolombien qui l'inspireront autant que le travail de Picasso, de Georgia O'Keeffe, de Louise Nevelson, de Marcel Duchamp et de Willem de Kooning. Elle fera même le portrait de certains artistes l'ayant inspirée. Le portrait tridimensionnel de Georgia O'Keeffe est d'ailleurs exposé au MBAM. Marisol voyage énormément, elle visite Rome et Hawaii mais aussi l'Allemagne, l'Inde, le Népal, le Sri Lanka et la Thaïlande. Elle vit en Italie pendant une période, mais passe aussi un très long séjour à Tahiti qui l'inspire énormément artistiquement.



Marisol, «Mi mama y yo», 1968, bronze peint, perche en aluminium

Entre Terre et Mer

Durant son voyage à Tahiti, Marisol suivra des cours de plongée intensifs pendant plusieurs mois. Lors de ses explorations sous-marines, elle emmène avec elle une caméra et documente ses excursions par des photos et des vidéos. L'artiste franco-américano-vénézuélienne estime avoir passé environ huit mois sous l'eau en dix ans. L'océan l'inspire et elle se lance dans une phase de création durant laquelle elle fera essentiellement des œuvres sous le thème du monde sous-marin. C'est à cette période qu'elle se lance dans l'art scénique. Elle travaille en collaboration avec des compagnies de danse pour lesquelles elle fait des costumes ainsi que des sculptures pour les décors, toujours dans le thème marin. Elle sculptera, par exemple, des poissons aux visages humains. À travers ses œuvres, elle cherche à exposer le rapport étroit entre l'Homme et l'animal tout en dénonçant la cruauté de l'humain. On peut alors voir un certain engagement pour l'écologie dans une bonne partie de ses œuvres. En fait, beaucoup de ses créations sont encore d'actualité.



Nul doute, l'exposition «Marisol: La rétrospective» vaut certainement le détour, ne serait-ce que pour le plaisir des yeux, mais aussi pour la diversité des messages qu'envoient les œuvres, pour la diversité des techniques et pour l'inspirant personnage qu'était Marisol. Toujours d'actualité, les thèmes abordés par l'artiste sont importants et l'univers coloré de Marisol, dans lequel dominent les formes simples, donne tout simplement l'impression de rêver éveillé.



Marisol, «The Jazz Wall», 1963, bois, objets trouvés, papier et peinture sur bois

Photos: Maya Sapronov

Le vide dans un artiste

un texte de Piu

piu_q8 sur Instagram

Je trouve que créer quoi que ce soit est très difficile. Pas dans la mesure où l'on doit créer un objet, une peinture, un dessin- soit quelque chose de matériel - mais dans la mesure où l'on doit créer une idée.

Quand on y pense, c'est vrai que c'est dur. En tant qu'êtres humains, nous n'avons jamais eu d'idées ou de pensées originales : « Qui se connaît, connaît aussi les autres, car chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition [...] » (Montaigne). Allez-y, essayez : pensez à quelque chose ou essayez de créer quelque chose qui n'a jamais été pensé ou créé dans l'histoire de l'humanité.

Ce concept s'applique au monde des arts. Créer une pièce ou une œuvre requiert toujours soit une observation méticuleuse (d'un paysage, par exemple), soit une composition dont les éléments ont été piochés quelque part. C'est ainsi que je conçois mon art.

Mon nom de « pinceau » est piu et je suis l'illustrateur au journal étudiant du collège de Maisonneuve, Le Trait d'Union. Je me passionne pour les arts depuis mon enfance et j'ai développé avec ceux-ci une relation assez particulière. Une relation d'amour-haine, ponctuée de colère et de frustration lors du processus de création, et conclue par du soulagement et de la fierté lorsque le processus se termine. Pas très sain comme relation, me direz-vous. Eh bien, je vous répondrai « peut-être ».

Pour revenir à ce que je disais au début, le processus de création est extrêmement difficile pour un artiste. Nous avons certes derrière nous des millénaires de vestiges artistiques, des techniques apprises ou à apprendre et de l'inspiration à la pelle, mais il n'en reste pas moins que créer ou penser à quelque chose d'original est compliqué. La richesse qui se trouve sous nos yeux, composée d'artistes, d'œuvres, de techniques, de genres et d'outils, est suffisante pour nous inspirer à créer. Comme le disait Picasso, un monsieur que je n'apprécie pas du tout, « un bon artiste copie, le meilleur d'entre eux vole ». Je ne veux pas inciter au vol d'art, mais j'essaie plutôt de mettre en lumière le fait que les mots « créer » ou « créativité » n'ont pas été mentionnés dans cette citation. En tant qu'artiste, tout ce que l'on fait est copier ce que l'on trouve joli ou ce qui irait bien avec d'autres éléments de son dessin. Pour ma part, je pense que le meilleur artiste d'entre nous est celui qui est capable de voir au-delà de ce qui existe déjà et de créer quelque chose de tellement unique que la seule chose qui nous vient à l'esprit est « Mais pourquoi est-ce que je n'ai pas pensé à cela? ».

En tout cas, c'était tout simplement ma « philosophie » sur l'art. Je me présente une autre fois : piu, artiste un peu amateur, qui utilise un iPad Air pour dessiner (avec l'application Procreate) et qui aime beaucoup le personnage fictif de Gojo Satoru (Jujutsu Kaisen). Pour les intéressés, mon MBTI est ENTP 5w4.

Mon style d'art numérique s'inspire principalement du style d'art chinois, dans lequel les lignes tracées sont fluides et sinueuses - celles-ci créant un mouvement à l'intérieur de la peinture. Le mouvement directionnel des lignes reste un élément très important, car il guide les yeux du lecteur à travers la composition. J'incorpore également dans mon art des motifs complexes, parfois répétitifs, mais qui donnent une délicatesse à la pièce. Aussi, l'espace négatif doit être utilisé de façon ingénieuse pour lui donner une certaine beauté. En résumé, à chaque fois que je commence une nouvelle pièce, mon but est qu'elle soit belle, symbolique et pleine de détails intéressants.

Les traits les plus caractéristiques de mon art sont l'utilisation récurrente des lignes dorées, la façon particulière que j'ai de peindre les cheveux et la place prédominante que l'accorde à la représentation de la fumée. Je dessine beaucoup de fumée dans mon art, car elle donne du mouvement à ma composition.

Je m'inspire principalement de peintures dont les compositions sont intéressantes, détaillées et pourvues de plusieurs lignes colorées et définies. Si je devais nommer des artistes, ce seraient surtout ceux que je suis sur les réseaux sociaux.

Voici donc une liste non-exhaustive d'artistes qui m'inspirent et qui ont ma pleine attention :
Velinxi (Xiao Tong), MLRDJlock, Wen Jun Lin, Nayu Illust, Say Hana et Hiruna.

C'était tout pour moi!



Une illustration de Piu

Graffiter, et cela en connaissance de cause

Un texte écrit par Émile Arsenault-Laniel



Photographie d'Émile Arsenault-Laniel

Comme à mon habitude, j'use mes bottines sur l'asphalte, et cela en flânant comme un professionnel. Devant moi, d'innombrables personnes quittent le DeSerres du matériel d'art plein les bras. Dans la vague informe se ruant sur le trottoir crasseux de Sainte-Catherine, un individu se déplace d'un pas détendu. Il ne peut fermer son sac dû à la taille de la toile vierge qui grimpe jusqu'à la cime de son crâne. Même sans pouvoir décrire son visage, il m'est facile d'imaginer ce passant s'adonner à sa passion.

Entre mes deux oreilles, la scène défile. Il pénètre dans une grande pièce, retire son manteau et libère le canevas nouvellement acquis. Installé sur un petit tabouret, il étend avec minutie une multitude de couleurs. Travaillant sur du vide, il s'exprime par le biais des traces. Dans la pièce, la lumière naturelle passe entre les rideaux, éclairant ainsi les mains qui s'affairent sur l'œuvre à venir. Déposant ses pinceaux, il tend ces mêmes mains vers le ciel pour étirer son vieux corps avant de traverser les quelques mètres qui le séparent de la théière. Son intention: prendre une pause. Il peut se le permettre, puisque rien ne presse. Il n'a pas besoin de surveiller la porte d'entrée, de considérer la fenêtre comme un point de fuite et de s'assurer de la sécurité générale des lieux. Des attentions particulières sont de mise lorsque la toile laisse place à une façade de béton.

Dans la rue, les règles ne sont pas semblables. Relâchés dans une galerie d'art à ciel ouvert, les graffeurs doivent ruser pour arriver à leurs fins. La concurrence est rude et les dangers sont réels. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec un membre de ce milieu qui préfère conserver l'anonymat. Il a mentionné qu'outre la surveillance policière de nombreux obstacles couvrent le passage.

Des témoins lambdas qui parfois réagissent brutalement à l'égard des artistes. Le partage du territoire avec la communauté itinérante qui doit déjà composer avec ses propres problèmes. La prise de précautions nécessaires en ce qui concerne les déchets causés par la consommation de substances, c'est-à-dire une accumulation conséquente de seringues dans des lieux eux-mêmes utilisés par les maîtres de l'aérosol.

Pour pallier ses problèmes, il mentionne que certains préconisent d'œuvrer dans les bâtiments désaffectés. Les visiteurs s'exposent consciemment aux conséquences des vestiges qui se désagrègent et à la présence de sécurité, mais mon *interviewé* affirme que des propriétaires préfèrent mettre l'accent sur le délogement des sans-abris. Une situation qui créerait de la crainte chez les intrus de nécessité et tendrait à limiter les rencontres imprévisibles.

Force est de constater qu'après une rencontre avec un agent travaillant pour une entreprise qui se spécialise dans le domaine de la sécurité, il est possible d'affirmer que le graffiti n'est pas nécessairement la plus grande préoccupation de certains surveillants.

D'un point de vue légal, le *Code criminel* spécifie que c'est la localisation et l'impact des créations qui en font des méfaits. L'article 430 (1) du *C.cr.* précise qu'un méfait est commis lorsqu'on :

- a) détruit ou détériore un bien;
- b) rend un bien dangereux, inutile, inopérant ou inefficace;
- c) empêche, interrompt ou gêne l'emploi, la jouissance ou l'exploitation légitime d'un bien;
- d) empêche, interrompt ou gêne une personne dans l'emploi, la jouissance ou l'exploitation légitime d'un bien

Autrement dit, l'utilisation de méthodes plus éphémères telles que les collants et les affiches ne sont pas inclus dans la définition de ce qu'est un méfait. Ces techniques s'apparentant à de l'affichage sauvage ne sont donc pas sous le joug du droit criminel, mais relèvent du droit pénal, c'est-à-dire de la réglementation des municipalités québécoises.

L'article 153 de l'annexe C de la *Charte de la Ville de Montréal* démontre bien cela :

153. La ville peut, par règlement, régir ou interdire les graffiti, dessins, peintures, gravures et photographies sur les arbres, ou les murs, clôtures, poteaux, trottoirs, chaussées ou autres constructions semblables et, en cas de dérogation, ordonner leur suppression et la remise en état des lieux, dans un délai imparti

Ce qui implique qu'œuvrer avec des marqueurs et de la peinture peut entraîner un emprisonnement maximal de 2 ans lorsque la surface vandalisée n'outrepasse pas la somme de 5000\$. Alors qu'en appliquant des couches de papier, il n'est question que de la remise de constats d'infraction.

Pour comprendre les agissements du gouvernement à l'égard de ce langage urbain, il est possible de s'attarder à la théorie de la fenêtre brisée nous provenant de George L. Kelling et James Q. Wilson. Ceux-ci avancent que si les délits mineurs sont réprimés, la criminalité va être conséquemment décroissante. À l'inverse, l'augmentation des larcins ferait fuir les habitants qui ne commettent pas d'actes délictuels. Un retrait de l'espace public amoindrit la pression sociale qui auparavant assurait une conduite normée, ce qui favorise une prise de contrôle de l'espace par des gens à l'aise avec l'atmosphère délictuelle. De manière plus tangible, l'expression de soi par le prisme de petites marques clandestines entraîne des coûts non-négligeables. Je prends pour exemple la citation d'un article antérieur :

« Pour revenir à une problématique plus concrète à court terme, cette forme d'expression artistique entraîne aussi des coûts faramineux qui retombent sur les contribuables. Une situation s'expliquant par le fait qu'une municipalité comme Montréal offre le nettoyage aux citoyens. Selon les prévisions de la ville, l'activité des graffeurs entraînera un coût de 687 000\$ et cela uniquement pour l'arrondissement Mont-Royal en 2022. »

- Graffiti, (*Le tabou*, octobre 2022)

Par la simple présence de l'élément causal, c'est-à-dire ce qui engendre les frais, les graffitis illégaux risquent de se multiplier et de faire gonfler drastiquement la facture.

Il faut prendre en considération que même si la ville de Montréal essaie d'enrayer le fléau que représente pour elle le graffiti, elle œuvre pour faire coexister cette branche du *street art* avec le bien-être collectif, et cela depuis plusieurs années. Les mesures ne manquent pas, le programme Graffiti en place depuis maintenant deux décennies permet aux adolescents de l'arrondissement Lachine de s'exprimer et de développer leur lien d'appartenance avec la communauté. La stratégie s'appuie sur la sensibilisation et l'embellissement du territoire par le prisme d'ateliers et de collaborations avec la population.

Des murs légaux sont aussi mis à la disposition des artistes. Ces surfaces autorisées permettent à tous de s'adonner à la création sans devoir craindre les réprimandes d'ordre judiciaire. Deux problématiques viennent ombrager l'impact de cette main tendue aux graffiteurs montréalais. D'une part, la municipalité ne dévoile pas directement la localisation de ces murs légaux et les sites permettant d'obtenir la localisation ne sont pas toujours mis à jour. Ce qui explique pourquoi les personnes accostées ne peuvent me situer avec certitude l'emplacement de ces parois. De l'autre, la prise de risque fait partie intégrante de la pratique pour certains passionnés qui cherchent activement à obtenir un *shoot* d'adrénaline, ce qui est difficilement envisageable en œuvrant dans ce cadre bien établi. Des points qui n'enlèvent en rien l'utilité de ces murs.

Le graffiti est un dialecte que l'on entrevoit souvent derrière une brume de méconnaissance. Certes, beaucoup de graffeurs franchissent la ligne. Il n'en reste pas moins que cette forme d'art permet de s'exprimer de manière graphique en restant dans la légalité. Tout le monde peut s'exprimer par le biais de cet instrument, il suffit d'obtenir une vue d'ensemble et de se lancer.

Vous êtes actuellement à la deuxième étape.

L'essentiel en matière de vocabulaire

Graffiti : Inscription ou dessin apposé sur une surface n'étant pas prévue à cet usage. Cela dit, cette définition cartésienne ne fait pas l'unanimité. Pour Mélissa Proietti, intervenante sociale prônant l'utilisation de ce médium comme d'un outil pédagogique, ce n'est jamais une question de lieux ou de supports barbouillés, mais plutôt une question d'envie, celle de s'associer à un univers par l'entremise de son art.

Tag : Graffiti qui fait office de signature se voulant esthétique, et cela malgré une exécution rapide.

Murale : Une grande fresque qui souvent sera commandée. Elle est la cause de frictions au sein du milieu, puisqu'elle représente pour certains un acte de trahison. Ce qui explique pourquoi certains graffeurs n'hésitent pas à recouvrir les murales montréalaises.

Cap : Embout à fixer sur la cannette de peinture en aérosol pour faire varier le jet.

Marqueur : Crayon-feutre muni d'une pointe large. Un outil particulièrement prisé pour la réalisation de « Tag ».

Squeezer : Réceptacle rempli d'encre et de la même dimension que le marqueur. Il permet de faire varier la largeur de la traînée par le biais de la pression qu'exerce l'utilisateur. Il n'est pas rare de pouvoir recharger cet instrument.

Et puisque c'est drôle, le Yarn Bombing : Enrouler le mobilier urbain avec du tricot. La digne représentante de cette technique, Grace Brett.

Lexique de techniques spécifiques permettant d'œuvrer de manière légale

Clean Tag : Technique consistant à nettoyer une zone crasseuse pour faire ressortir son œuvre. En soi, il ne s'agit que de dégraisser une surface à l'aide de son doigt ou d'eau pour remplacer la peinture et autres marqueurs.

Light Graff : Utilisation d'une lumière dans un endroit obscur et d'un appareil photo avec un temps d'exposition élevé pour faire apparaître les traînées lumineuses qui constituent l'œuvre. Le résultat final ne sera visible que sur la photographie.

Cellograff : Création de graffitis sur une large bande de cellophane gardée en tension. Une fois l'activité complétée, la surface de plastique est jetée.

Black Book : Cahier abritant les croquis d'un artiste et offrant une vue d'ensemble sur les avancées de ce dernier. Il est le lieu de beaucoup d'expérimentations. Il n'est pas nécessairement un remplacement aux bons vieux graffitis, mais il permet d'éviter le gaspillage de peinture.

Sources de l'article



Une belle journée

un texte de M.L. D'OR

C'était une belle journée. Au-dessus de ma tête, m'éblouissant, brillait un flamboyant soleil d'été. Sans le moindre nuage en vue, il écrasait de ses rayons la terre et la ville aux alentours. Il était si direct, si chaud qu'il faisait perler des gouttes de sueur sur mon front. Non que sa caresse presque brûlante me déplaise, mais la sueur avait la fâcheuse tendance de dégouliner paresseusement jusqu'à mes orbites, m'irritant les yeux. J'agirai donc prestement la tête, chassant les gouttelettes de mon front et de ma vue. Mes cheveux, également humides, s'agitèrent paresseusement. Ainsi couché sur le dos, je ne pouvais voir la sueur s'écraser sur le sable chaud, bien que je déduise aisément qu'il ne resterait pas humide longtemps.

C'était une journée idéale, où les nobles descendaient dans leurs barques sur les canaux et les badauds ne pouvaient résister à l'envie de s'abreuver à même les fontaines. Dans ma position, je dois avouer que j'aurais adoré avoir un esclave pour qui la seule préoccupation aurait été d'agiter un large éventail de plumes de paon non-loin de mon visage. Malheureusement, j'étais maintenant dépourvu du moindre domestique; non que je m'en plaigne. Je n'aurais pour rien au monde échangé ma position avec quelqu'un d'autre. Je n'avais qu'à apprécier ce magnifique jour d'été, alors que certains triment à la sueur de leur front. Ne me prenez pas pour un paresseux ou un quelconque pacha, j'ai eu une vie remplie, difficile même, où j'ai dû batailler pour m'en sortir.

Autour de moi résonnait la clameur de centaines de voix. Je ne pus m'empêcher de sourire. C'était la journée rêvée pour un spectacle. Ces cris s'amusaient, s'égayaient même. Ils ramenaient en moi les souvenirs de mes nombreuses campagnes. Des cris d'encouragement, j'en avais ouï par milliers. Légèrement différents de ceux-ci, ils ne visaient pas à encourager l'autre; ils servaient à nous encourager nous-même, mais surtout, à intimider l'ennemi. Quoi de plus impressionnant qu'une colonne de cavalerie fonçant à toute allure, hurlant sa colère et sa rage? Il faut le dire, la légion m'avait réussi. J'y étais entré tout jeune, imbécile, ne sachant même pas faire la différence entre la *lorica hamata* et la *lorica squamata*. Tout de même assez malin pour me garder en vie, j'avais gravi les rangs jusqu'à commander ma propre centurie. La pointe de mon *pilum* s'était teintée du sang de dizaines de barbares alors que j'enchaînais les victoires. Vivre dehors, sous la tente, des années durant, m'avait appris à apprécier le beau temps plus que quiconque.

Une douce brise vint me taquiner de son souffle. Je souris alors que la foule continuait à crier ses joies et ses peines tandis que les derniers gladiateurs quittaient l'arène. Les braves

s'étaient bien battus, ceux qui vivaient toujours bombant fièrement leurs torsos nus lustrés de transpiration à l'adresse du public. Les plus malchanceux disparaissaient sur des brancards portés par des esclaves, non sans avoir laissé leur sang tacher le sable immaculé du sol.

Mon soleil fut momentanément obscurci par une tête se penchant sur moi. Mes yeux prenant un moment à s'habituer à ce contrejour impromptu, je reconnus fugacement les traits du tribun Mervicien.

Un sourire mauvais tordait ses traits ridés, le soleil faisait briller ses fins cheveux blancs comme neige.

-Profite de cette belle journée, Matugenos, puis-je l'entendre murmurer d'un ton mielleux.

Le connaissant, je connaissais la moindre de ses paroles empoisonnées. Je ne répondis guère, si ce n'est d'un sourire. Bien sûr que je profitais de ce temps béni. Sa peau pouvait bien être de la pâleur du lait, il ne devait point aller à l'extérieur sans ombrelle; la mienne était presque cuivrée, habituée à s'imbiber de soleil. Les cris de joie redoublèrent soudainement de vigueur.

J'étais ici pour donner un spectacle. Une seule représentation. Je n'aurais pu avoir de meilleures conditions pour la présenter. Pas le moindre nuage pour venir ternir ce tableau. Ce sera brillant, ce sera magnifique. Une ultime fois, les cris me ramenèrent sur le champ de bataille, alors que je hurlais moi aussi. Cette dernière bataille que j'avais menée, la plus sanglante de ma vie. Je me revois encore charger le pitoyable étendard de Mervicien. Ce salaud ne méritait que cela. Il devrait remercier les dieux à genoux que mon *gladius* n'ait pu se frayer un chemin jusqu'à sa poitrine plutôt que de parader devant moi. Il faisait moins le fier alors qu'il se faisait dans les chausses.

Une tension m'emplit. C'était initialement plutôt plaisant. Cela me rappelait les massages rudes dont raffolaient les Hommes du Nord. J'arquai légèrement le cou, tirant un léger craquement à mes vertèbres. Une goutte de sueur me roula jusque dans l'œil. Je clignai maintes fois, tentant de faire passer la brûlure, les larmes brouillant le soleil.

Malgré tout, c'était une belle journée pour se faire écarteler.

Balades nocturnes : Compte-rendu photographique (et narratif) d'un noctambule

Une série photographique d'Émile Arsenault-Laniel



Photographie d'Émile Arsenault-Laniel

En sortant précipitamment de la station de métro, je me plonge au cœur de la métropole, une montée parmi les reflets lumineux qui permettent à la crasse de ressurgir comme une seconde peau, et cela à la vue de tous. En ces lieux, le silence n'existe que pour être rompu. La plénitude coexistant avec l'urgence, celle des sirènes de police et du danger qui guette dans l'ombre. Le commencement d'une longue lignée d'observations.

Les nuits sont chaudes, trop chaudes. Mon *hoodie* me pèse. Ce qui me fait penser à un homme aperçu quelques heures plus tôt. L'ayant observé à plusieurs reprises sur un très court laps de temps, j'ai compris qu'il quadrillait le territoire que nous allions partager dans les heures qui suivront. Son regard était craintif et ses mouvements empreints d'une nervosité donnant à ses déplacements une allure de fuite. Son visage dégouline de sueur, mais avant de disparaître, il enfila une vieille écharpe en guise de cagoule et me toisa du regard une dernière fois.

À cette heure, les bars sont pleins et les casse-croûtes envahies d'éméchés. Dans la file d'attente, un individu se démarque des autres. Il ne semble pas en état d'ébriété et c'est installé dans son fauteuil roulant que l'homme en jaquette d'hôpital attend ses deux *all-dressed*. Patientant à l'extérieur du commerce, il observe longuement la clientèle à travers la devanture, mais ne se retourne pas.

Les fidèles des *Foufs* brassent de l'air, mais l'agitation se fait aussi sentir de l'autre côté de la chaussée. La petite ruelle qui fait parler le voisinage depuis des années baigne dans un éclairage endiablé. Les visages passent du rouge au blanc dû aux gyrophares fixés sur les ambulances qui bloquent le passage. Pour éviter d'attirer l'attention, mes vêtements servent

de refuge à ma caméra. Je progresse au sein de petits regroupements qui conservent une certaine distance avec les premiers répondants. Je n'ai pas le temps d'apercevoir ce qu'il se passe. Les véhicules d'urgences quittent les lieux et l'*allée du crack* est replongée dans le noir. Je reprends la route alors qu'elle s'enflamme à nouveau, mais sans gyrophares cette fois-ci.

C'est auprès d'un groupe de skateurs que je m'arrête pour souffler. En face de nous, des gens pénètrent dans une ruelle, le rythme est régulier, un visiteur toutes les 5-6 minutes. Toutes les personnes qui ressortent de la ruelle gardent une main emmitouflée dans une de leurs poches. Soudainement, une course-poursuite s'enclenche. Intoxiqué, un cycliste surgit de l'allée et m'effleure avant de disparaître au coin de la rue. À ses trousses, une armoire à glace qui entonne *Eye of the Tiger* avant de s'arrêter pour beugler :

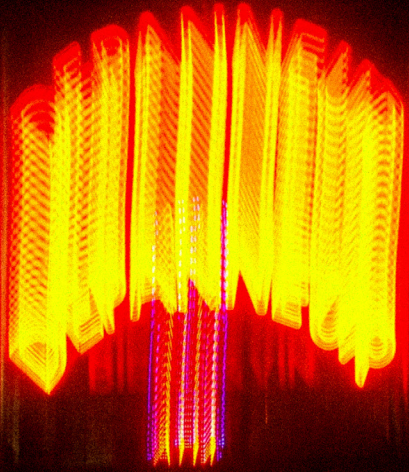
Y'a volé mon stock, y'a pogné mon pot !

Et de reprendre sa course. Malgré l'évènement, les marcheurs anonymes vont continuer à affluer dans l'ancre opaque. Visiblement, l'herbe n'était pas nécessaire au bon fonctionnement de cette dernière. Un peu avant mon départ, un jeune de mon âge s'approche de nous et supplie l'un des planchistes de lui laisser sa *board* pour tenter quelques figures. Après la réception d'une réponse affirmative, il saisit le skate et place un *kickflip* du premier coup. Il est pratiquement aussi bon que mes camarades à roulettes, mais les possibilités manquent. Ses planches, elles disparaissent systématiquement lorsqu'il est temps de s'étendre dans un refuge.

Vidée de sa circulation, la ville abrite des feux de circulation qui valsent en solitaire. Contre l'un de ses immenses poteaux métalliques se tient une silhouette recluse. Un changement de bandage s'opère lors de mon passage. De ce fait, la dame se tient avec aisance sur l'un de ses pieds avec deux mains farfouillant dans les bandelettes tachées et une jambe rongée par l'infection qui pendouille vers le bitume. Malgré l'enflure, le sang qui perle et l'aspect dramatique de la situation, elle me décoche un large sourire.

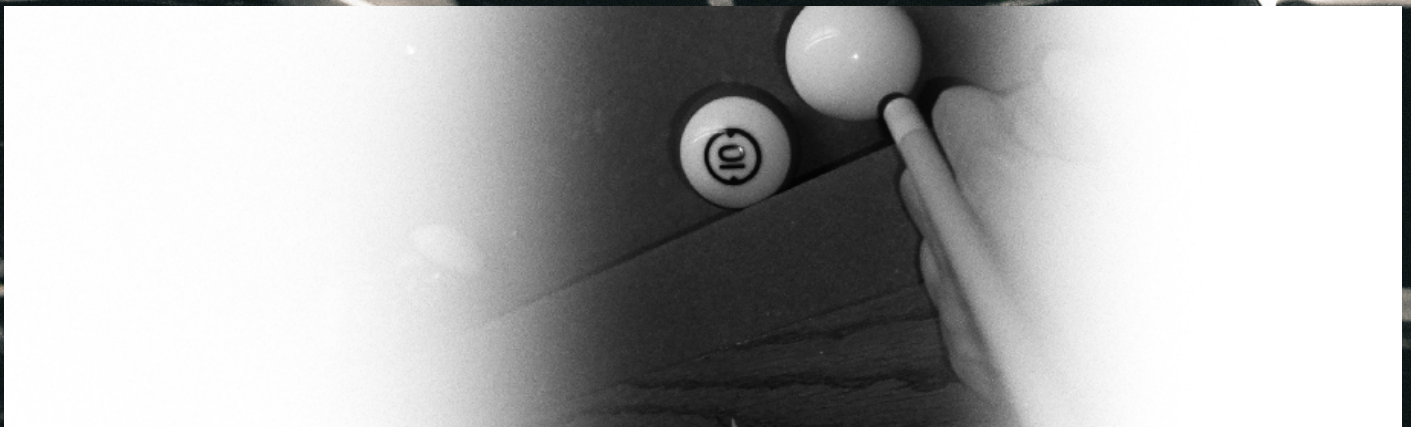
La main droite refermée sur l'appareil, les yeux vers les gratte-ciels. Je me retrouve coincé entre des colonnes de lumières. Traçant ma route à travers le gris, je tombe sur un oiseau qui se dandine dans un bassin. L'éclairage ne me permet pas de capturer l'instant, mais je m'installe pour contempler la scène. Autour de moi, une poignée de malheureux se sont installés pour une nuit à même l'asphalte. Par-dessus nous tous, se dresse fièrement l'enseigne d'une chaîne hôtelière.

Je rectifie mon entrée en matière, une immersion au pays des matraqués de la vie, c'est ce qui résume assez bien mon expérience.

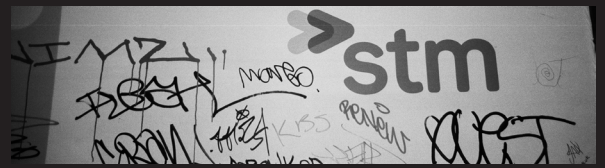


FARINE
FIVE ROSES

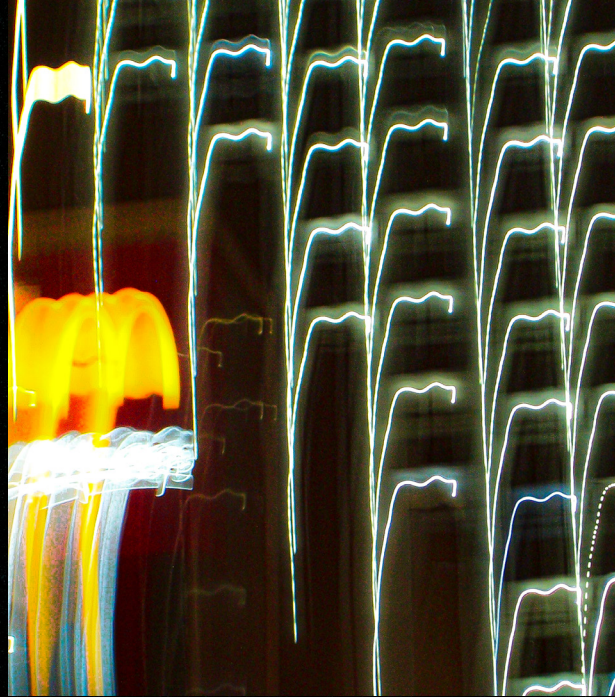












Les pages de la honte

Les réponses des étudiants du Collège de Maisonneuve

Une expérience offerte par l'entière équipe

Lors de la dernière rencontre des organismes, nous avons récupéré une tonne d'anecdotes gênantes provenant de la communauté étudiante de Maisonneuve. Évidemment, le tout fut soumis de manière anonyme et les participants ont reçu de délicieuses friandises. Ce qui est relativement bien payé en échange de sa dignité! Après une longue concertation qui causa engueulades et rixes endiablées, voici nos révélations favorites.

« Voici nos révélations favorites... »

À une soirée un peu trop arrosée, je me suis endormi sur le divan. À 2-3 heures du matin, je me suis réveillé en croyant aller me coucher dans la chambre de mon amie. Je me suis trompé et je suis allé dans celle de son frère. J'étais donc endormi entre son frère... et sa blonde.

Je rêvais que je pissais aux toilettes, mais j'ai fini par vraiment pisser dans mon lit.

Je me suis fait tirer les pantalons par un ami et les culottes sont tombées aussi.

Je me suis déjà chié dessus au travail, ça sentait la marde.

Lors d'une présentation orale, j'ai momentanément oublié le mot « homme » et j'ai dit « garçon adulte ».

J'ai lâché un gros pet pendant un jeu de loup-garou.

La première fois que j'ai vu des rats laveurs en vrai c'était dans un bac de vidange.

J'ai commencé à parler à un étranger à l'épicerie en pensant que ma mère était toujours à côté de moi. Je pense que c'est une expérience universelle.

Pendant un voyage au Mexique, je suis tombé dans un cactus devant toute ma famille.

Quand j'ai stalk mon crush, j'ai « liker » la photo de sa mère sans faire exprès. Celle-ci est venue après me demander pourquoi j'avais « like » la photo de sa mère...

J'étais au travail quand deux hommes sont entrés, l'un d'entre eux était aveugle. J'ai discuté avec eux et ils étaient très gentils. À la fin de mon « shift », ils étaient toujours présents, donc j'ai donc serré la main au premier, puis j'ai tendu ma main à l'autre en oubliant qu'il était aveugle. J'ai pris 3 secondes pour m'en rappeler, mais j'avais envie de disparaître.

J'ai échappé une paire de bobettes sur le bord de la piscine.

J'étais en cours de mécanique, la seule fois où j'ai répondu à la question du prof, c'est quand il a demandé si quelqu'un connaissait le film Speed et j'ai crié « OUI ! » (featuring baby Keanu Reeves).

ENVIE DE DÉCOUVRIR TOUS NOS FUTURS PROJETS?

Suis le journal sur Instagram!



@JLETRAITDUNION

PSST!

Tu aimes écrire, dessiner ou faire de la photographie? Tu veux exprimer ton opinion?

Nous recrutons!

Instagram: [jletraitdunion](https://www.instagram.com/jletraitdunion)

Courriel: tdujournal@gmail.com